

FAIRE COMMUN

GAZETTE #4 Rythme

Le projet **Faire commun** : évaluation collective et sensible du parc public Rigot, vise à mener une évaluation multidisciplinaire qui s'appuie sur une série d'activités scientifiques et artistiques. Cette quatrième gazette explore la question du rythme, à travers les multiples temporalités qui coexistent au parc : celles du vivant, des éléments et des usages. Pour y entrer en résonance, il faut peut-être accepter de ralentir...



Éditorial

Évaluer de manière sensible les actions déjà menées pour la protection et la gestion du parc Rigot – objectif du projet *Faire commun* – pose une question aussi essentielle qu'insaisissable : celle du temps. Analyser ce qui a été fait implique inévitablement de se tourner vers le passé, de se confronter aux temporalités multiples qui coexistent dans le parc – celles du sol, de l'eau, de l'air, du vivant – et de tenter d'orienter les actions futures. C'est dans cet enchevêtrement de durées, d'accélération et de suspensions que s'est imposée la notion de rythme.

Quel est, dès lors, le rythme d'un lieu comme le parc Rigot ou plutôt, quels sont-ils ? Les textes rassemblés dans cette gazette proposent trois perspectives complémentaires pour répondre à cette question, en restituant le rythme non pas comme mesure ou cadence, mais comme expérience vécue, relation sensible et potentiel de transformation.

Dans le texte de **Paysage projet vivant**, *Se mettre au rythme du dehors*, le paysage est exploré comme un espace dynamique. Le rythme y est non seulement cyclique et saisonnier, mais aussi traversé par des gestes, des ruptures, des cicatrices. Penser le paysage, c'est accepter la pluralité des temporalités qui l'habitent – celles, millénaires, d'un sol en formation ou d'un chêne en croissance ; celles, imprévisibles, d'un incendie ou d'une tempête ; ou encore celles, projetées, d'un chantier. Ce qui en ressort est l'idée d'un équilibre silencieux et robuste, capable de se régénérer. Au parc Rigot, le rythme planifié de la construction du tram entre en tension avec celui, lent, des arbres de la pépinière : un exemple concret de l'interaction complexe entre temps humain et non-humain.

La contribution de **microsilions**, *Ralentir pour transformer*, nous invite à envisager la lenteur comme un acte politique et une forme de

soin. Les pratiques artistiques socialement engagées – comme celles menées dans le parc – rejettent la logique productiviste et accélérée pour embrasser le temps long de la cocreation, de l'écoute et de la transformation collective. À travers des outils tels que la recherche-action participative, ces démarches font émerger des besoins réels, des valeurs partagées et des formes de gestion collective des espaces verts. Dans un monde dominé par l'immédiateté, ralentir devient une manière de repenser notre rapport au territoire et aux autres formes de vie.

Tout coule, le texte proposé par **least**, approfondit encore cette réflexion en ancrant le rythme dans l'expérience corporelle, perceptive et culturelle. Le rythme n'est pas seulement une réalité extérieure, mais quelque chose qui nous habite depuis la naissance – un écho de nos origines aquatiques, une pulsation qui nous relie aux autres vivants. Au parc Rigot, chaque élément – un arbre, un étang, un-e-x passant-e-x – vibre à son propre tempo, composant une polyphonie de présences et de mutations. Dans un contexte marqué par la crise climatique et les dissonances croissantes entre les temps humains et ceux du vivant, prêter attention à ces rythmes devient un acte de résistance sensible.

Faire commun, enfin, c'est aussi « faire temps ensemble » : habiter le temps, reconnaître qu'il n'existe pas une cadence unique valable pour toutes, mais que nos vies doivent apprendre à s'accorder aux cycles de ce qui nous entoure et nous inclut. Le parc Rigot devient ainsi un laboratoire partagé où expérimenter d'autres manières de percevoir, de cohabiter et d'agir dans le temps. Dans cette perspective, le rythme n'est pas une abstraction : il devient une expérience incarnée, co-construite, à la fois intime et collective.

LENTEUR ENGAGÉE Ralentir pour transformer

DANS UN MONDE RÉGI PAR LA VITESSE, LES PRATIQUES ARTISTIQUES SOCIALEMENT ENGAGÉES CHOISISSENT LA LENTEUR. NON PAS PAR REFUS DU MOUVEMENT, MAIS PARCE QU'ELLES EXIGENT DU TEMPS : CELUI DE LA RENCONTRE, DE L'ÉCOUTE, DE LA TRANSFORMATION PARTAGÉE. IL S'AGIT ICI DE MONTRER COMMENT RALENTIR PEUT DEVENIR UN ACTE POLITIQUE, UNE CONDITION DU SOIN, ET UN LEVIER POUR TRANSFORMER DURABLEMENT LA PRISE EN CHARGE D'UN ESPACE TEL QUE LE DOMAINE DE RIGOT.



Le monde de l'art – comme plus généralement le monde qui nous entoure – est gouverné par l'immédiateté, l'accélération constante de la production, de la circulation de l'information et les attentes de performance. Dans ce cadre, le temps long peut sembler être un luxe. Pourtant, dans les pratiques artistiques socialement engagées, le ralentissement est absolument nécessaire pour permettre de développer des processus de dialogue et de co-création. Ce temps lent fait écho à une conscience écosophique qui appelle à repenser nos rapports à la durée, au soin, à la transformation. Il s'agit ici de penser l'acte artistique non comme une fulgurance individuelle mais comme une action commune ancrée dans le temps, traversée par les relations humaines, les dynamiques sociales, les cycles naturels.

La lenteur est alors la condition d'un travail en profondeur et, pour les artistes qui mènent des processus collaboratifs, elle rend possible un dialogue véritable avec les groupes de personnes impliqués. Elle est ce qui rend possible la co-création dialogique,

car elle exige de sortir de la logique de la commande et du livrable pour entrer dans celle de la relation, de l'écoute, de la transformation mutuelle. Un processus réel de création en dialogue nécessite en effet de débiter une collaboration sans format de production défini ce qui implique souvent que la durée du projet dépend également du résultat des échanges.

Comme le souligne Pablo Helguera, l'une des spécificités des pratiques artistiques socialement engagées est qu'elles visent une transformation dans le réel – et non simplement symbolique¹. Or, toute transformation durable nécessite du temps pour appréhender un contexte, des ajustements dans la conception du projet, des allers-retours dans sa mise en œuvre.

Ce temps se calcule parfois sur celui de la croissance végétale. De nombreux-e-s artistes ont en effet initié ou travaillé à des projets de jardin² et l'historien de l'art Mateusz Salwa³ dé-

fend, dans son article *Community gardens as public art*, que les jardins communautaires sont des exemples d'art socialement engagé, puisqu'ils remplissent plusieurs critères caractéristiques de ce que Suzanne Lacy appelle le *new genre public art*. En effet – comme c'est le cas sur le domaine Rigot – ils sont situés dans l'espace public, impliquent activement les membres d'une communauté dans leur création et leur entretien, et visent à répondre à des besoins sociaux, environnementaux ou politiques, ne se contentant pas d'être des lieux de production alimentaire mais également des espaces de dialogue, de coopération et d'expression collective. Leurs qualités esthétiques ne résident ainsi pas dans une contemplation distante, mais dans une esthétique de l'engagement, fondée sur l'interaction directe, l'action partagée et l'ancrage dans les réalités quotidiennes.

Rechercher une transformation par les moyens de l'art implique également d'utiliser des outils qui permettent d'impliquer des personnes dans des processus collectifs de longue haleine. L'un de ces outils est la recherche-action participative (RAP), née notamment des pédagogies critiques⁴. La RAP est une méthode d'enquête et de transformation sociale qui repose sur l'implication active des personnes concernées dans toutes les étapes du processus de recherche. Contrairement aux approches plus classiques, elle ne se contente pas d'observer ou d'analyser des situations ; elle vise à agir concrètement, avec les acteur-ice-s de terrain, pour co-produire des savoirs utiles à l'action. Cette méthode s'inscrit elle aussi dans le temps long, car elle nécessite la construction progressive de relations de confiance, une compréhension fine des dynamiques locales, et une capacité à ajuster les objectifs au fil de l'expérience.

Dans le cas de l'instauration d'usages communs dans des espaces verts, la RAP peut jouer un rôle essentiel. En impliquant habitant-e-x-s, associations, collectivités et autres usager-ère-x-s dans une démarche collective, elle permet de faire émerger des règles partagées, de valoriser les savoirs d'usage et de répondre aux besoins réels des communautés locales. Ce processus est souvent lent, car il demande d'explorer les outils d'usage, les représentations divergentes de l'espace, mais aussi de tester, d'évaluer, puis d'adapter les propositions mises en place.

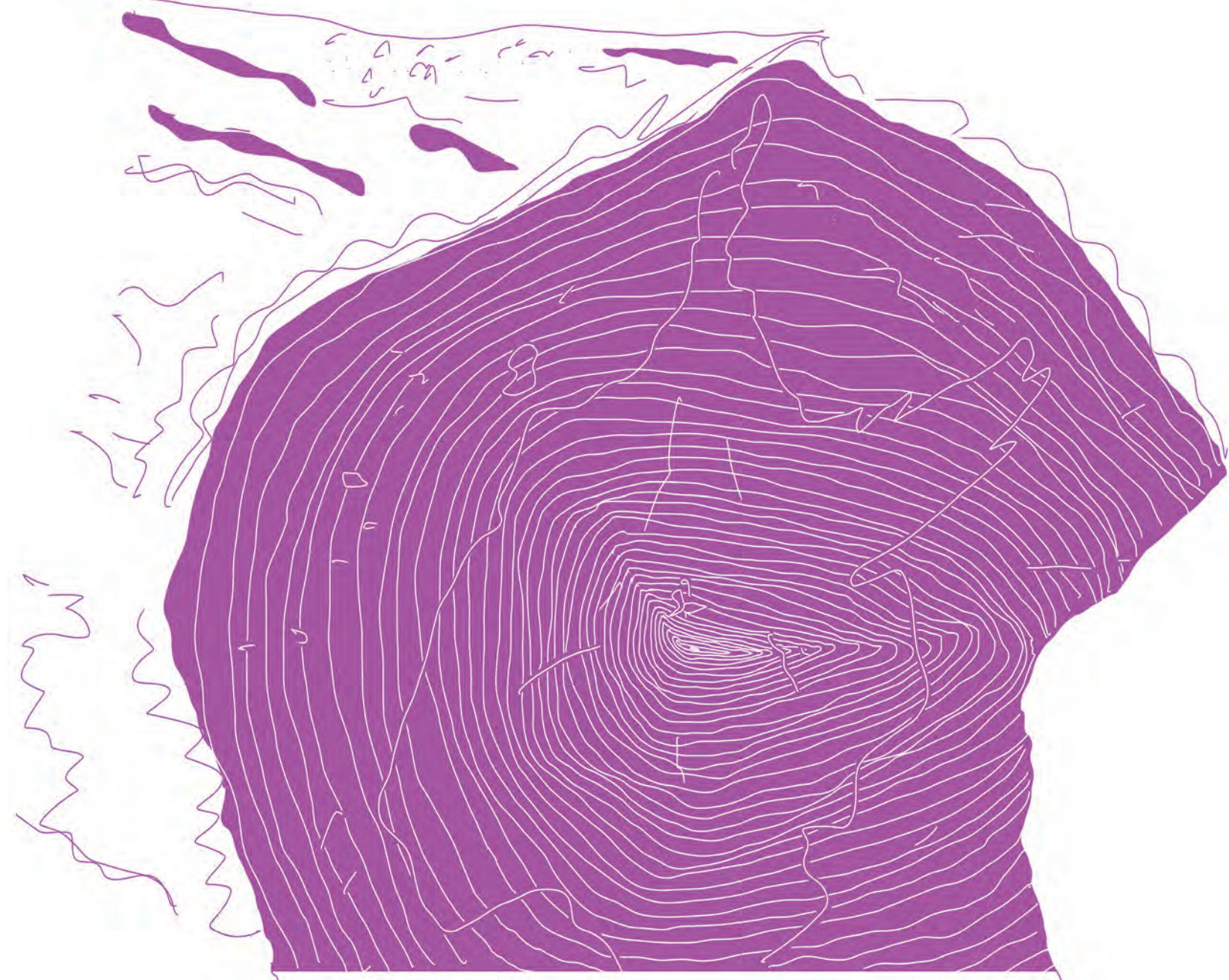
Ainsi, la RAP devient un levier pour transformer les espaces verts en biens communs vivants, gérés collectivement. Elle favorise la reconnaissance des compétences citoyennes et l'apprentissage mutuel. Sur le long terme, elle contribue à créer une culture du dialogue et de la coopération, essentielle pour maintenir ces espaces comme des lieux de convivialité, de biodiversité et de démocratie locale.

Au sein de la recherche en cours présentée ici, nous cherchons à multiplier les rencontres avec des personnes ayant pris part aux différents projets menés en commun à Rigot, afin de mettre en dialogue différents points de vue sur ces actions, d'essayer de comprendre le plus finement possible comment les processus collectifs ont été menés et quels effets ils ont produits. Comme dans la RAP ou dans les pratiques artistiques socialement engagées, cette approche a une visée transformative, puisqu'il s'agit non seulement de partager des informations qui puissent faciliter la poursuite des actions communes à Rigot mais aussi qu'elles puissent servir de points de réflexion pour des personnes désireuses de mener le même type de démarches ailleurs.

La tension entre les rythmes institutionnels habituels et ceux qui cherchent à développer l'art socialement engagé ou la RAP est bien résumée par Suzanne Lacy : « La question de la continuité, et du temps en général, est cruciale pour le nouvel art public, qui met à l'épreuve les ressources d'un système de financement construit sur des installations limitées dans le temps. »⁵ Il y a ici un paradoxe à assumer : faire le choix du temps long, c'est parfois travailler sans garantie ni sans soutien durable. Mais c'est aussi résister à la logique du court terme qui gouverne l'économie néolibérale, et plus largement notre rapport au monde. Choisir un rythme lent dans une démarche artistique socialement engagée, c'est chercher à s'inscrire dans un temps qui permette la transformation, le soin des relations, le respect des contextes. C'est accepter l'invisible et l'imprévisible. Dans un monde abîmé par l'accélération, les pratiques artistiques qui prennent le temps de faire, d'être, d'écouter, deviennent des formes de résistance.

microsilions

- 1 La RAP s'ancre profondément dans les pédagogies critiques, notamment celle du pédagogue brésilien Paulo Freire, auteur de *Pédagogie des opprimés* (1970). Orlando Fals Borda a en particulier fortement contribué à son développement et à son application. Voir notamment : Fals Borda, O., 2019, « La recherche-action participative (RAP) : origines universelles et défis actuels », *Savoirs féministes au Sud. Espaces en genre et tournant décolonial*. Cahiers genre et développement n°11. (Dir. : C. Verschuur, 121-136. Paris : L'Harmattan.
- 2 Notte traduction, Lacy S. (ed.), *Mapping the terrain: New genre public art*, Seattle, Bay Press, 1995, p. 34.



DYNAMIQUE

Se mettre au rythme du dehors

QU'EST-CE QUE LE RYTHME EN PAYSAGE ? EST-CE L'ALTERNANCE DU GEL ET DU DÉGEL, LA RESPIRATION SAISONNIÈRE DE LA TERRE ? EST-CE LA POUSSE IMPERCEPTIBLE DES RACINES QUI SE DÉPLOIENT DANS LES PROFONDEURS DU SOL ? EST-CE ENCORE LA SUCCESSION DES GESTES HUMAINS, LES ALLÉES ET VENUES DU REGARD OU L'ÉCOUTE ATTENTIVE DU MONDE QUI NOUS ENTOURE ? LE PAYSAGE N'EST JAMAIS FIGÉ. IL RESPIRE, IL ÉVOLUE, IL SE SOUVIENT. ET POUR CELUI QUI PREND LE TEMPS DE REGARDER, DE VIVRE LE LIEU, LE RYTHME EST PARTOUT, DISCRET, TENACE, VIVANT.

Penser le paysage, c'est accepter d'entrer dans une temporalité élargie. Le temps du paysage n'est pas linéaire, il est stratifié, multiscale, et rassemble toutes les échelles du temps. Il se décompose de périodes longues comme celle de la fabrication d'un sol par exemple. Ce dernier résultat de l'altération lente de l'écorce terrestre par l'air et l'eau, et il faut 10 000 ans pour constituer deux mètres de sol avec ses différents horizons¹. À cette échelle du temps long du paysage, on peut aussi évoquer la croissance d'un chêne, qui peut s'étendre sur un millénaire, ou encore le façonnement de la vallée du Rhône par son glacier, processus qui s'étale sur vingt mille ans.

Mais le temps du paysage est également traversé de bouleversements soudains : séismes, tempêtes, incendies, ou encore l'intervention humaine qui impose son propre rythme. Ainsi, urbanisation, infrastructure, transformation du territoire façonnent le paysage selon des logiques du temps humain, parfois irréversibles. Entre ces deux extrêmes que sont la lenteur géologique et l'irruption brutale, le paysage exerce sa propre cadence. Une cadence souple, continue, parfois imperceptible, mais porteuse d'une forme de justesse, d'un équilibre silencieux qui régénère

et répare au fil du temps jusqu'à la prochaine incidence. Par exemple, le parc Rigot subit à nouveau des perturbations dans son développement : le chantier du futur tram lui impose une cadence extérieure à laquelle il doit s'ajuster. C'est notamment le cas de la pépinière temporaire, soumise aux aléas du chantier, dont les arbres développent un système racinaire qui rend leur transplantation difficile. Ces temporalités fluctuantes qui mettent ce petit écosystème sous tension. Bientôt, les arbres cultivés dans la pépinière seront transplantés le long du tracé du tram des Nations. Leur croissance lente et continue s'inscrira alors dans un nouvel environnement.

Le paysage se transforme au fil des saisons. La pièce d'eau de Rigot, qui se remplit et se vide au rythme des pluies, exprime ce tempo naturel, météorologique et vivant. Dans cette perspective, les saisons ne sont pas de simples repères climatiques. Elles deviennent un langage, un système sensible de signes et de mutations. L'écrivaine Mayumi Inaba, dans un cycle d'écriture intime², raconte une année entière vécue dans l'apprentissage des vingt-quatre saisons japonaises. À la manière d'un jardinier consultant son calendrier, elle observe chaque jour les plus in-

finies variations : la lumière qui change, le vol discret des lucioles à la tombée de la nuit. Ce regard lent et attentif nous enseigne une autre manière d'habiter le monde. À sa façon, Karel Capek, dans *L'Année du jardinier*³, décrit ce même lien d'intimité patiente avec le vivant. Mois après mois, il observe les moindres mouvements, les caprices du jardin, l'attente et l'espérance, avec une grande précision et une tendre ironie. Là aussi, le rythme du paysage devient une expérience du temps vécu, observé, éprouvé.

Les rythmes du paysage ne nous sont pas étrangers. Ils sont aussi en nous : dans le pas du marcheur, dans l'attention du jardinier, dans l'attente du semeur. Le rythme se partage. Il s'échange, il se tisse entre les vivants, humains et non-humains, à travers le sol, la lumière, l'air que l'on respire ensemble. Il est ce lien invisible mais sensible entre l'arbre qui croît, la pierre qui s'effrite, l'oiseau qui migre. Dans le parc Rigot, la faucille régulière des prairies, le soin au potager et le développement de la microforêt tissent eux aussi un réseau de rythmes partagés, d'interactions lentes entre les gestes humains et les dynamiques naturelles.

Et l'humain, dans tout cela ? Quel est son rythme, sinon celui de son corps, de son souffle, de ses gestes quotidiens ? Il est temps de nous interroger sur notre propre cadence, non pour nous en extraire, mais pour y reconnaître une possible résonance avec ce qui nous entoure. Car l'humain n'est pas seul à habiter le temps.

Le dessin, la marche, l'écoute, l'écriture sont autant de façons d'entrer en contact avec les rythmes du monde. Les milliers de signes qu'un paysage porte en lui ne se dévoilent qu'à celui qui sait s'attarder : aux cicatrices d'un tronc, aux lenteurs de la mousse qui colonise une pierre, aux traces ténues de ce qui change. À Rigot, les chemins de désir, qui disparaissent et réapparaissent au gré des fauches et des usages, restent ancrés par le tassement des allées et venues dans la mémoire du sol. Le paysage, en ce sens, peut être lu comme un palimpseste vivant : un espace réinscrit, où chaque usage, chaque transformation laisse sa trace sans effacer totalement les précédentes. Représenter un paysage, c'est tenter de saisir et d'approcher cette complexité des temps imbriqués. Le projet de paysage s'appuie sur ces rythmes, il les interprète, il cherche à conjuguer les vies humaines et non-humaines. C'est ainsi qu'au parc Rigot, une seconde vie est donnée aux sols pour nourrir le cortège végétal.

Accélération et ralentissement : ce n'est pas un faux débat, c'est une question de justesse. Se remettre au diapason du vivant, voilà l'enjeu. Dans un monde précipité, retrouver le rythme naturel du paysage devient un acte de résistance. Comprendre cela, c'est commencer à penser autrement nos gestes, non comme des ruptures, mais comme des invitations à la cocreation.

Se mettre au rythme du dehors de Rigot, s'est peut-être déjà habiter autrement le parc.

Paysage projet vivant

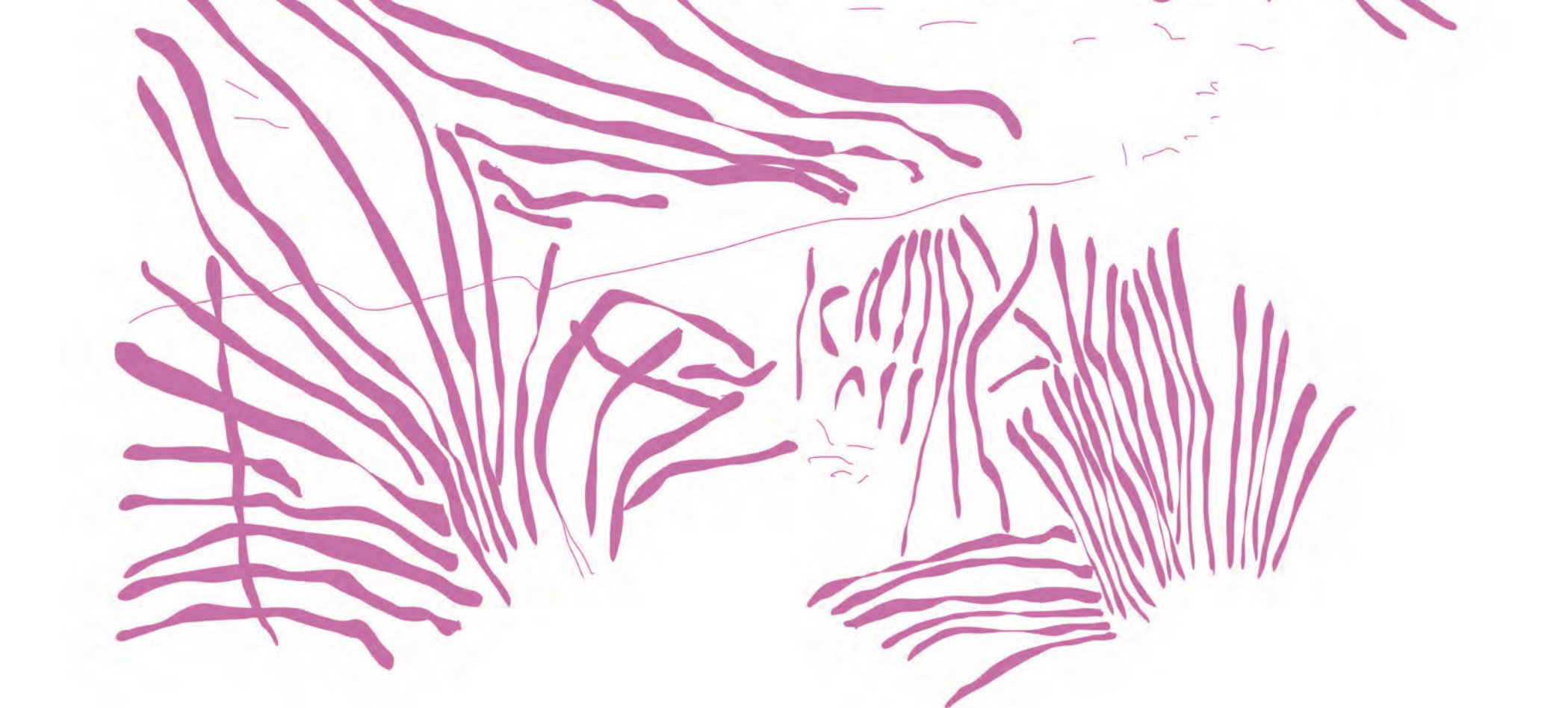
1 Anna, 2023, *Terre Terrain Territoire* Discussion autour des sols, ANMA Architectes Urbanistes.

2 Inaba, M., 2022, *La péninsule aux 24 saisons*, Éditions Philippe Picquier Pocher.

3 Capek, K., 1999, *L'Année du jardinier*, Broché.

COHABITER LE TEMPS

Tout coule



DANS LE CADRE DU PROJET FAIRE COMMUN, QUI EXPLORE LES CONDITIONS D'UNE ÉCOLOGIE PARTAGÉE AU PARC RIGOT, LEAST VOUS PROPOSE UNE RÉFLEXION SUR LES RYTHMES QUI TRAVERSENT LES VIVANTS, LES LIEUX, ET LE TEMPS LUI-MÊME. « FAIRE COMMUN », C'EST AUSSI FAIRE « TEMPS ENSEMBLE » : CHERCHER COMMENT NOS EXISTENCES S'ACCORDENT – OU SE DÉSACCORDENT – AVEC LES CYCLES DE CE QUI NOUS ENTOURE. CE TEXTE INVITE À ÉCOUTER LES PULSATIONS MULTIPLES DU MONDE POUR IMAGINER DE NOUVELLES FORMES DE COHABITATION SENSIBLE.

Au parc Rigot, des étudiant-e-x-s, chercheur-euse-x-s et artistes se sont rassemblés pour entrer en résonance avec le territoire : une exploration sensible et interdisciplinaire visant à révéler les rythmes propres au paysage, à ses vivants, à ses usages. En observant les chênes centenaires, les passant-e-x-s ou encore la pièce d'eau, ils et elles ont mis en lumière la manière dont chaque élément du parc vibre à son propre tempo – parfois régulier, parfois chaotique – composant une partition collective.

Le mot rythme vient du verbe grec *rhôô*, qui signifie « couler ». Dans la philosophie grecque, l'expression *panta rei* – littéralement « tout coule » – résume la pensée d'Héraclite d'Éphèse, philosophe du changement perpétuel : tout est en constante transformation, comme un fleuve dont l'eau s'écoule sans arrêt, si bien qu'on ne peut jamais se baigner deux fois dans la même eau.

L'eau, justement, est au cœur de notre première expérience du rythme. Avant même la naissance, nous percevons les sons à travers le liquide amniotique : les battements du cœur, le souffle, la circulation du sang. Seuls les sons graves et rythmés traversent ce milieu fluide. Après la naissance, une part de cette eau demeure en nous : l'oreille interne, encore remplie de fluides, capte les vibrations du monde. Cette eau originelle inscrit en nous un mémoire intime du rythme et du temps. C'est peut-être pour cela que l'étang de Rigot, niché au bas du parc, agit comme un aimant sensoriel : il capte le regard, attire la faune et devient un point de repère où les rythmes des humains et non-humains se rencontrent au fil des heures.

L'humanité a très tôt cherché à mesurer le temps. L'un des premiers instruments connus est une clepsydre à eau, datant du XIV^e siècle av. J.-C., découverte dans le temple de Karnak en Égypte. Deux récipients, reliés par un petit orifice, permettaient de quantifier l'écoulement régulier du temps. À Rigot, ce sont les chênes, plantés à l'ouest de la parcelle, qui jouent ce rôle de mesure silencieuse : année après année, ils inscrivent la mémoire du temps dans leur écorce.

Dans les environnements sonores peu marqués par les activités humaines, la majorité des sons suivent des rythmes prévisibles. Le chant d'un oiseau, le bruissement du vent dans les feuillages, le ressac discret de l'étang, autant de motifs récurrents que les êtres vivants identifient sans alarme. Cette régularité apaise, stabilise. À l'inverse, les sons brusques – les travaux, les foules, les véhicules – perturbent les équilibres sensoriels et déclenchent des réactions de panique. La régularité des rythmes sonores constitue ainsi un facteur fondamental de stabilité.

Le rythme est ainsi essentiel à la perception auditive de chaque espèce. Les neurones de l'oreille et du cerveau ne s'activent que si la fréquence des sons correspond à un rythme de référence. Dans les années 1960, le chercheur hongrois Péter Szőke a ralenti les chants d'oiseaux pour en révéler la complexité, inaudible à l'oreille humaine. Cette attention au détail, à l'invisible, guide les démarches sensibles menées au parc Rigot : écouter, ralentir, observer ce qui, à première vue, échappe à la perception.

Chez les vivants, le temps se construit sur trois niveaux : un rythme interne, une synchronisation avec les cycles environnementaux et une coordination entre individus. Le rythme interne est affiné par des signaux extérieurs, appelés *zeitgebers* (« donneurs de temps ») : la lumière, la température ou la saisonnalité. Chez les oiseaux migrateurs, la mémoire de la fonte des neiges, la durée du jour et l'observation des comportements d'autres espèces participent à synchroniser le départ vers les lieux de reproduction.

Ainsi, le temps n'est pas qu'une affaire individuelle : il se construit aussi socialement. Chez les abeilles, les nourrices maintiennent un rythme constant dans la ruche, pendant que les butineuses adaptent leur activité aux horaires d'ouverture des fleurs. La coordination de ces horloges internes génère un temps collectif – un rythme partagé.

Les sociétés humaines, elles aussi, entretiennent des rapports multiples et hétérogènes au temps. Dans de nombreuses cultures autochtones, le temps est lié aux rythmes locaux de la terre, des animaux ou des paysages. Chez les élèveur-euse-x-s de rennes sami, par exemple, le concept de *jahkodat* affirme que chaque année est unique : la migration dépend de multiples facteurs comme la fonte des neiges ou l'état des pâturages. « Une année n'est pas la sœur de la suivante », dit un proverbe sami. Chaque cycle impose une attention fine et une adaptation constante.

Aujourd'hui, la mondialisation a affaibli cette sensibilité à la saisonnalité. Pourtant, la saisonnalité elle-même n'est pas universelle. Certaines régions connaissent quatre saisons, d'autres une alternance sèche-humide. Dans Nagori, Ryoko Sakiguchi rappelle qu'au Japon, l'année est traditionnellement divisée en 24 saisons, voire 72 micro-saisons. Cette perception subtile du temps se reflète dans le langage, où des mots et des haïkus sont liés à des moments précis, tissant un lien entre culture, climat et expression.

Mais le temps « objectif » est aussi une construction. Dans *Austerlitz*, W.G. Sebald raconte que le temps, bien qu'ancré dans les astres, repose sur des conventions humaines. Même le jour solaire varie : pour stabiliser nos horloges, l'humanité a inventé un « soleil moyen », un astre fictif dont le mouvement régulier sert de référence.

Cette normalisation du temps s'est intensifiée au XIX^e siècle avec le développement du chemin de fer. Pour coordonner les trajets, on impose les fuseaux horaires, brisant la diversité des temps locaux. Le monde entre alors dans une ère de synchronisation stricte, une standardisation qui coexiste aujourd'hui avec les dissonances écologiques et temporelles que nous traversons.

La vie repose donc sur une synchronisation fine entre les rythmes du vivant et les cycles de la Terre. La crise climatique actuelle vient bouleverser ces équilibres. À Rigot comme ailleurs, le décalage des saisons, les températures qui grimpent, les floraisons et les migrations désynchronisées perturbent profondément les horloges biologiques. Cette rupture menace la reproduction, l'alimentation et la survie de nombreuses espèces. Quand le temps du vivant se désaccorde de celui de la Terre, c'est l'équilibre même de la vie qui vacille.

Ainsi, face aux désaccords grandissants entre les temps humains et ceux du vivant, *Faire commun* invite à une réorientation sensible : ralentir, écouter, cohabiter. Le parc Rigot devient alors un terrain d'apprentissage partagé où l'on expérimente d'autres manières d'habiter le temps – ni linéaire ni productiviste, mais cyclique, poreux, accordé à ce qui pousse, se transforme ou disparaît. En reconnaissant les multiples temporalités de la Terre, ce projet esquisse les prémices d'un avenir habitable.

least

